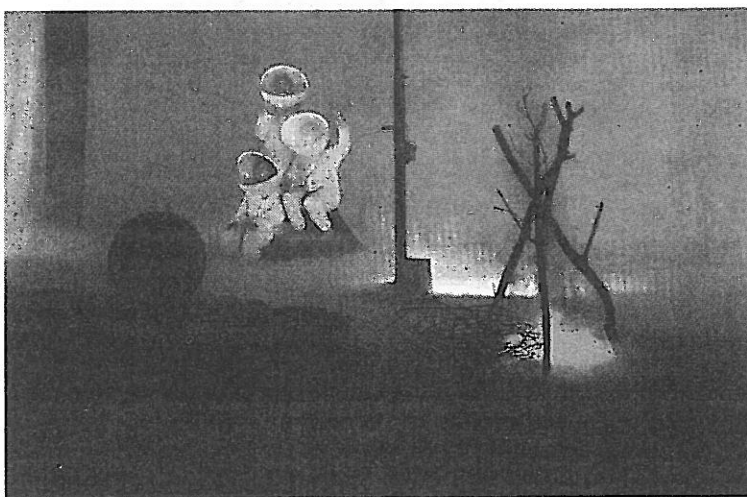


CRÉATION Après «la Mélancolie des dragons», Philippe Quesne revient avec un spectacle moins évident car plus radical.

«Big Bang», sidérant



Big Bang, un espace aux repères flous. PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

BIG BANG

ms de **PHILIPPE QUESNE**
Gymnase Aubanel, 18 heures,
jusqu'au 26 juillet (relâche le 22).

Comment faire du théâtre en se privant délibérément de la plupart de ses ressorts (texte, tension dramatique, histoire, psychologie)? Deux ans après *la Mélancolie des dragons*, au cloître des Célestins, Philippe Quesne revient au Gymnase Aubanel, avec ses acteurs du Vivarium Studio. *Big Bang*, leur nouvelle création, entraîne une fois encore les spectateurs dans un espace aux repères flous (agence de pub? plateau de tournage? hangar désaffecté? garage à bateaux? casse automobile? terrain vague irradié?) où le temps est suspendu. Refuge calme, le plateau semble préservé des injonctions contemporaines, et d'abord de l'obligation de

produire (du sens, des images, de l'événement). Comme si, face à un monde qui ne serait plus qu'une vaste scène de spectacle (des rues d'Avignon à la tribune de l'Assemblée, en passant par le salon de Liliane Bettencourt ou les coursives de la Villeneuve de Grenoble), Philippe Quesne tentait le pari de nettoyer les regards et de faire ressurgir le théâtre dans le vide.

Zigotos. «*Je préférerais ne pas*»: tous les acteurs de *Big Bang* pourraient reprendre à leur compte le leitmotiv de *Bartleby*, le héros de la nouvelle de Melville. Le *Big Bang* annoncé dans le titre est là, dans cette auscultation du néant menée par à peu près la même bande que celle des précédents spectacles, des zigotos lents, qui s'habillent de peaux de bêtes, dérivent dans des canots pneumatiques sur deux centimètres d'eau, sont capables de

s'absorber cinq minutes dans une lecture silencieuse, chantonnent à l'occasion, s'échangent des bouts de formules de politesse suivies de points de suspension («*Est-ce que tu pourrais s'il te plaît...?*», «*C'est bien ça...*»). Naufragés planétaires en répertoire (musique de fond du spectacle, frottement du crayon sur le carnet de croquis), ils flottent dans l'espace sidéral, entre l'infiniment grand (la survie de la planète...) et le dérisoire.

Sur le toit. Plus radical que *la Mélancolie des dragons*, *Big Bang* n'a pas le même charme. *La Mélancolie...* tirait vaille que vaille le fil d'une histoire (une voiture en panne, un parc d'attractions minables, la magie du ratage) et s'articulait autour d'Isabelle, grande sœur et princesse. Dans *Big Bang*, la voiture de *la Mélancolie* (une Citroën AX) est toujours là, mais renversée sur le toit et le fil des relations entre personnages est plus invisible ou emmêlé. Directrice de casting ou d'une quelconque agence, Isabelle ne cristallise plus la gentillesse de ses partenaires, et la fable, dont Philippe Quesne dit qu'elle n'apparaît parfois que quelques jours avant la première, se fait désirer. Mais c'est aussi que le Vivarium Studio, tout en œuvrant dans la même veine, se méfie des tics et des ficelles. La presque unanimité gagnée il y a deux ans risquant de se lézarder aujourd'hui et *Big Bang*, dans sa non-agressivité absolue, agacera sans doute une partie des spectateurs. Beaucoup d'autres leur sauront gré de poursuivre la recherche.

RENÉ SOLIS